

CHAPITRE 1

**L'EMBALLAGE DU
MYTHE**

Présentation de la façade flatteuse

On te la sert comme un Graal démocratique, cette foutue liberté d'expression. Bien polie, bien cadrée, avec son petit nœud tricolore autour. On te la vend comme la preuve que « chez nous », on peut tout dire. Comme si l'Histoire s'arrêtait là, entre deux articles de Constitution et trois selfies place de la République.

La mise en scène est léchée : grands discours en préambule de lois déjà éventrées, envolées lyriques sous verrière ministérielle, et applaudissements de façade pour flatter l'ego collectif. Tout est prévu pour te faire croire qu'ouvrir ta gueule est un droit inaliénable, tant que tu la fermes au bon moment.

T'as remarqué ? Ils adorent le mot « sacré ». « Pilier de la démocratie ». On dirait qu'ils parlent d'un temple. Mais le seul autel ici, c'est celui où on sacrifie les voix trop dissonantes. Derrière le pilier, y'a souvent un trou dans le sol. Devine qui on y jette.

Et puis y'a les symboles. Ah, les symboles ! Les Déclarations en majuscules dorées, pondues par des types morts depuis deux siècles qui, eux non plus, n'avaient pas prévu Internet. Les Articles qu'on ressort comme des gris - gris, qu'on brandit entre deux arrestations préventives ou un passage télé d'un polémiste professionnel. Les manifs en carton - pâte, organisées par des ONG subventionnées, où des pancartes « Je suis libre » flottent entre deux flics en armure.

Tout ça te dit : « Regarde, tu peux parler. » Mais essaie de dire quelque chose qui dérange, pour voir. Et puis l'imagerie. Toujours la même : Le micro tendu, comme une offrande. Mais on coupe le son quand tu débordes du script. La tribune, bien élevée, pour les débats « constructifs » entre chroniqueurs abonnés aux plateaux.

Les talk - shows sous néons, où l'on simule le clash à heure fixe. Et les réseaux sociaux - ce grand zoo numérique où chacun braille dans sa cage, sous l'œil vigilant du gardien - algorithme.

On te fait croire que tu vis dans un agora moderne. En réalité, tu parles dans un bocal pendant qu'ils régulent l'oxygène.

C'est ça, le tour de magie : donner l'illusion d'un espace ouvert, alors qu'on t'a déjà dessiné les murs. Tu crois que t'es libre parce qu'on t'a collé un hashtag sur la bouche.

« On t'accorde le droit de parler tant que tu restes dans le dictionnaire approuvé. »

« À force de débattre sous contrôle parental, la liberté d'expression est devenue un programme jeunesse. »

« La démocratie adore t'écouter - tant que tu répètes ses propres mots. »

Signes distinctifs visibles

Y'a des phrases qui suintent la propagande comme une vieille pompe à huile. « Liberté de penser et de dire tout haut ». Ah, le classique. Récité comme une prière dans les écoles, les allocutions présidentielles, et les émissions de pseudo - débat à heure de grande audience. T'as envie d'y croire, hein ? C'est bien formulé, ça sonne noble, presque solennel. Mais c'est du papier peint. Derrière, c'est du béton armé de conditionnements.

Cette « liberté de penser » dont ils parlent, elle a des garde - fous, des murs, et une petite voix qui te souffle : « Pas trop fort, pas sur tout, pas ici. » Tu peux penser ce que tu veux... tant que t'en fais rien.

Quant à l'espace public « ouvert et inclusif », laisse - moi rigoler. C'est comme une soirée privée : t'as l'impression que tout le monde peut entrer, mais il faut la bonne gueule, le bon mot de passe, et surtout, ne pas déranger les invités principaux.

Ils te montrent trois tweets d'opinions opposées et te disent : « Regarde, pluralisme ! » Pendant qu'ils enfouissent

des milliers d'autres voix sous la modération automatique ou le mépris algorithmique.

Ils aiment bien ce mot « inclusif ». Ça fait moderne, ça rassure. Mais inclusif pour qui ? Ceux qui pensent comme eux, parlent comme eux, s'indignent selon le calendrier validé par les rédactions. Puis y'a la profusion de plateformes. Ce grand miroir brisé où chacun croit avoir son reflet. Twitter, Facebook, YouTube, TikTok - un carnaval numérique où tout le monde parle, mais où ceux qui écoutent ne sont plus humains, ce sont des algorithmes programmés pour vendre du clic, pas pour comprendre.

Tu crois que t'es libre parce que t'as « le choix » entre 20 applis. En fait, t'es juste exposé à 20 façons différentes de te faire cliquer. C'est pas une agora, c'est un supermarché de l'opinion. Tu t'exprimes, ils monétisent.

Et les slogans, parlons - en. De la poésie pour cervelles fatiguées.

« Don't silence the truth. » « Free speech for all. »
« Speak your mind. »

Traduction : « Joue avec les mots, mais touche pas aux règles. »

Ce sont des mantras de pub, pas des appels à la révolte. Du son pour occuper l'espace pendant que les vraies décisions se prennent ailleurs.

Regarde bien les campagnes « pour la liberté » : t'as toujours un visuel léché, une voix douce, une mise en scène larmoyante. Et zéro risque. Parce que la vraie liberté d'expression, la sale, la rugueuse, la subversive ?

Elle n'a pas de sponsor. Elle crache, elle dérange, elle n'a pas le temps pour des brochures.

« Liberté d'expression : le seul produit gratuit qui te coûte ton job. »

« L'espace public est inclusif, oui - pour les opinions domestiquées. »

« Parle tant que tu veux, on a déjà réglé le volume. »

Voilà pour les signes extérieurs de liberté. Une devanture bien éclairée, mais quand tu pousses la porte, y'a un vigile qui te scanne le cerveau.

La « différence » affichée

On adore se comparer. C'est même devenu un sport national. Chez nous, pas de dictature. Pas de censure brutale. Pas de prison pour une opinion. Enfin, sauf si tu critiques la mauvaise guerre, la mauvaise minorité, ou le mauvais sponsor.

Le récit est huilé : on te dit qu'ici, la liberté d'expression, c'est ce qui nous distingue des « autres ». Des barbus autoritaires, des régimes à moustache, des pays où les journalistes disparaissent (spoiler : ça arrive ici aussi, mais c'est plus discret, genre assassinat social ou mort économique).

Bref, on se pose en alternative au silence imposé. Et on oublie de dire que notre silence est intégré au système, vendu comme choix personnel, modulé en « conséquences », et optimisé pour t'apprendre à t'auto - la fermer.

Ensuite, y'a les héros du discours libre. Ah, les beaux profils. L'intellectuel rebelle, mais bien coiffé. L'humoriste « engagé », mais jamais contre les sponsors. La chroniqueuse à punchlines molles, qui tape sur les évidences et évite les vraies bombes. Ils sont les gladiateurs d'un cirque truqué. Ils montent sur la scène de la liberté pour donner l'illusion du combat, alors qu'ils boxent dans un ring où les coups vraiment dangereux sont interdits.

Et le public adore. Parce que ça rassure de voir des gens « oser parler ».

Mais ces « combattants » sont là parce que justement, ils ne menacent rien. Ils défoulent le peuple, ils canalisent la colère, ils encadrent l'insolence. Des coupe - faim pour cerveau critique.

Et puis le grand final : « toute opinion a sa place ». Elle est belle, celle - là. Douce comme un sirop pour endormir

la rage. Sauf qu'en pratique, les opinions marginales, celles qui touchent à la structure, à l'économie, aux alliances stratégiques, à la corruption bien propre... Elles sont filtrées, requalifiées, ou enterrées sous le mot magique : complotisme.

On t'écoute, puis on te classe. Puis on t'ignore. T'as parlé ? Très bien. Maintenant retourne à ta niche numérique.

Y'a une sacrée nuance entre « pouvoir dire » et « être entendu ». Et encore une autre entre « être entendu » et « ne pas être crucifié dans la minute ».

« La censure brutale, c'est pour les dictateurs amateurs. Ici, on te laisse parler... pour mieux t'enfouir sous le bruit. »

« Nos héros de la parole sont choisis pour ne jamais déranger ceux qui les invitent. »

« Toutes les opinions ont leur place... dans la corbeille algorithmique. »

Ce chapitre, c'est le faux miroir : tu crois qu'il reflète ta liberté, mais il te montre juste la version domestiquée de toi - même, prête à obéir en croyant désobéir.

L'illusion vendue

On t'a vendu le débat public comme une grande table de la démocratie : chacun apporte son avis, on discute, on se contredit, puis on repart enrichis.

Sauf que la table est bancale, les chaises sont réservées, et la bouffe est déjà digérée avant que t'arrives.

Le discours officiel, c'est : « Ici, chaque voix compte. » Mais en vrai, certaines comptent triple, d'autres sont muettes par défaut. T'as des voix qui résonnent dans tous les médias, même quand elles ne disent rien. Et t'en as d'autres qui hurlent depuis la cave, pendant qu'on monte le son de la radio.

Ce qu'ils appellent « pluralisme », c'est un jeu de rôles. T'as le libéral market - compatible, le réac sous contrôle, le gauchiste domestiqué, le centriste sans tripes, et deux trois outsiders inoffensifs pour faire genre. Ça tourne en boucle dans les talk - shows, avec les mêmes blagues, les mêmes indignations, les mêmes mises en scène de désaccord.

Mais la vraie divergence, celle qui ferait exploser la façade ? Elle est hors champ. Coupée au montage. Invisible, mais pas muette. Juste inaudible dans le bruit ambiant.

Ensuite, il y a le fameux droit absolu. « La liberté d'expression est sacrée. » Tu remarqueras : ils sortent cette phrase

juste avant de t'expliquer pourquoi dans ce cas précis, il fallait la restreindre. À force d'exceptions, le droit devient un prétexte. Et la règle, c'est : tais - toi si tu veux rester visible.

Ce droit est « absolu », sauf quand il touche à la sécurité nationale, à l'ordre public, aux valeurs de la République, au respect des communautés, aux intérêts économiques, aux protocoles sanitaires, aux données sensibles, aux partenaires stratégiques... Bref, absolu comme une promesse électorale.

Et puis y'a les coulisses. Celles qu'on te montre jamais dans les clips républicains. Le tri algorithmique. Les recommandations sponsorisées. La modération « automatisée » qui sent bon l'arbitraire calibré. Les débats qui disparaissent sans explication. Les comptes shadow - ban. Les invités blacklistés.

Les articles dépubliés. Les journalistes licenciés pour avoir posé la mauvaise question.

Ce ne sont pas des preuves d'un plan unique. Ce sont des pratiques observables qui doivent être documentées au cas par cas. Ce n'est pas une dictature. C'est une gestion d'image.

Et on ose encore parler de transparence. Allez, serre - moi celle - là dans la gorge :

« Le débat est ouvert à tous, à condition de ne pas sortir du script. »

« La liberté d'expression est un droit absolu... conditionné, modéré, sponsorisé et mis à jour tous les trimestres. »

« Ce n'est pas qu'on te censure, c'est qu'on t'aide à mieux formuler ce que tu ne devrais pas dire. »

Voilà, t'as ton ticket pour le spectacle. Tu peux parler. Mais ne t'attends pas à ce qu'on t'écoute, encore moins à ce qu'on te réponde.

Et si tu insistes, tu vas apprendre que la vraie liberté d'expression, c'est celle des autres, quand ils t'expliquent pourquoi tu devrais te taire.

Dynamique du discours

Ce n'est pas une idée, c'est une chorégraphie. Une séquence de mots calibrés, punchés, mixés pour déclencher l'émotion sans allumer le cerveau. Liberté. Vérité. Droit. Peuple. Courage. Démocratie. Des slogans percutants, balancés en rafale comme des grenades à neutrons : ça ne détruit pas les corps, juste les neurones.

Le rythme est toujours vif, urgent, presque épileptique. Faut que ça claque, que ça buzze, que ça s'imprime en haut de ton fil d'actu entre deux pubs pour des baskets militantes. Et surtout, faut répéter. Parce que la propagande moderne, c'est pas des heures de lavage de cerveau. C'est 30 secondes, répétées 100 fois. Jusqu'à ce que ton esprit remplace l'analyse par le réflexe.

L'objectif, c'est pas de t'informer. C'est de te faire ressentir quelque chose. De l'excitation. L'impression d'être du bon côté, celui des « libres », des « lucides », des « debout ». Un petit shot de dopamine idéologique, en échange de ta docilité. Et en fond sonore, toujours cette tension. Ce sous - entendu anxiogène : « Attention, ils veulent vous faire taire. » Qui « ils » ? Ça, on te le dit jamais clairement. Trop risqué. Mieux vaut laisser ton imaginaire parano faire le boulot.

Et puis y'a les défenseurs acharnés de la liberté d'expression. Les nouveaux croisés. Certains sincères. Beaucoup juste... recyclés. Ex - militants reconvertis en influenceurs. Chroniqueurs résistants du dimanche. Martyrs d'opérette qui crient à la censure parce qu'un commentaire Facebook a été supprimé.

Ils ont tous la même posture : le poing levé d'un côté, la main tendue vers le cachet de l'autre. Ils te vendent leur indignation à la minute, en direct de leurs canapés sponsorisés.

Et pendant qu'ils surjouent la révolte, les vrais bâillonnés crèvent en silence, sans micro, sans retweet, sans talk - show.

Mais faut pas les critiquer. Ils « défendent la liberté ». Comme un vigile défend l'entrée d'un club privé : en te gardant dehors.

Tiens, prends ça dans les dents :

« Répéter un mensonge ne le rend pas vrai - sauf quand c'est diffusé en HD avec fond musical. »

« L'indignation est devenue un business modèle. Et la liberté d'expression, son produit d'appel. »

« Ils crient à la censure en prime time, puis encaissent le cachet en chuchotant merci. »